

PRINTEMPS PHOTOGRAPHIQUE de POMEROL



John Vink - Cambodge, Phnom Penh, 2013

15^e ÉDITION

LES 26, 27 ET 28 MARS 2026

Pour sa 15^e édition, le Printemps Photographique de Pomerol (PPP) célèbre une photographie qui prend le temps : le temps de voir, le temps de comprendre et le temps de transmettre. Dans le cadre prestigieux du vignoble, le festival réunit cette année des regards qui interrogent notre appartenance au monde, la mémoire de l'Histoire et la persistance de la vie face aux bouleversements contemporains. Figure majeure du photojournalisme, **John Vink** incarne cette année l'exigence du regard documentaire. Ancien membre de l'agence VU puis de Magnum, il a inlassablement parcouru le Sahel, photographié les réfugiés et documenté le Cambodge. Loin de l'illusion que l'image puisse seule « changer le monde », Vink défend une photographie d'information et de persévérance : « On doit tout réexpliquer, tout le temps, avec la photo. » Son œuvre, traversée par les questions de l'identité et du déracinement, constituera le fil rouge d'une édition placée sous le signe de la lucidité.

Le festival fait la part belle à l'histoire du médium et à ses secrets. Le journaliste **Philippe Broussard** au « Monde » présentera sa fascinante enquête sur « Le photographe inconnu de l'Occupation », un récit vertigineux né de la découverte d'un album anonyme documentant le Paris occupé avec une audace qui force l'admiration. En écho à cette mémoire, l'historienne **Françoise Denoyelle** retracera « une histoire française des agences photographiques », de l'âge d'or du reportage aux défis de l'ère numérique et de l'intelligence artificielle. Le patrimoine américain sera également à l'honneur grâce à **Gilles Mora**, qui dévoilera au château Certan de May une sélection exceptionnelle de 25 tirages originaux de **Walker Evans**. Cette exposition, « L'œil américain », permettra de redécouvrir la puissance frontale de celui qui a durablement influencé la photographie documentaire contemporaine.

Le Printemps Photo s'attache à confronter les rythmes du monde. Avec la série *Les Engloutis*, **Marion Parent** nous plonge dans l'urgence climatique à Jakarta. Elle documente « la ville qui s'enfonce le plus vite au monde » et les stratégies de survie d'une population délaissée,

vivant « avec l'eau plutôt que contre elle ». À ce tumulte répond le silence des paysages de **François Jean**. Entre sa Bretagne natale et l'île grecque de Paros, le photographe capture en pose longue les lueurs de l'aube, tissant un dialogue poétique entre océan Atlantique et mer Égée, unis par une même quête de sérénité.

Parce que la photographie est aussi un métier de main et de matière, le festival célèbre les trente ans du laboratoire parisien La Chambre Noire. Son fondateur, **Guillaume Geneste**, accompagné de sa fille Chloé et de Guillaume Fleureau, reviendra sur trois décennies de collaboration avec les plus grands maîtres (Cartier-Bresson, Sabine Weiss, Martine Franck) et exposera ses *Autoportraits de famille*, explorant l'intimité au-delà des stéréotypes.

Enfin, pour marquer quinze années de rencontres à Pomerol, **Pascal Peyrot** propose une rétrospective inédite à travers les outils de la création. Il expose les appareils photo – Leica, Nikon, Rollei – ayant appartenu aux grands noms accueillis lors des éditions précédentes. Entre expositions, projections commentées et conférences, cette 15^e édition du Printemps Photographique de Pomerol s'affirme plus que jamais comme un lieu de résistance par l'image et de célébration du regard.

Créé en 2010 par Stéphane Klein, lui-même photographe, ce festival s'est construit grâce à une belle synergie entre la mairie de la prestigieuse commune girondine, son syndicat viticole et l'association Images et Lumière. Devenu en quelques années « la plus importante manifestation organisée à Pomerol », selon les propres mots de son maire, Jean-Luc Barbeyron, le Printemps Photo s'est vu décerner un label d'intérêt communautaire par la communauté d'agglomération du Libournais.

La manifestation est gratuite et en accès libre. Un espace restauration-buvette sera aménagé dans la salle de projection.

Exposition dans le vignoble, Nadar et la Farm Security Administration

Une sélection de 33 images – réunissant à la fois des photographies de Nadar et celles réalisées par les photographes de la Farm Security Administration – sera présentée dans le vignoble de Pomerol, du 27 mars au 1^{er} juillet.

Jeudi 26 mars

18h30 : **Walker Evans : L'oeil américain**, du jeudi 26 mars au dimanche 31 mai, au château Certan de May à Pomerol, 25 tirages originaux, collection Gilles Mora

Vendredi 27 mars

18h : **Inauguration des expositions***

- **Anne Kuhn**, *LES HÉROÏNES : ENTRE THÉÂTRE ET VÉRITÉ*
> Mairie de Pomerol
- **Guillaume Geneste**, *TRENTE ANS D'IMAGES ET DE TIRAGES*
> Syndicat Viticole de Pomerol
- **Jean Roubier**, *L'HUMANISTE ET SES MONDES*
> Maison des associations de Pomerol
- **Marion Parent**, *JAKARTA, VILLE EN SURSIS*
> Salle polyvalente de Pomerol
- **François Jean**, *ENTRE DEUX MERS, ROSCOFF ET PAROS*
> Salle polyvalente de Pomerol
- **Pascal Peyrot**, *LES APPAREILS QUI ONT FAIT LE PRINTEMPS PHOTO*
> Syndicat Viticole de Pomerol

20h30 : **Projection d'images commentées**

avec **Guillaume Geneste**, *TRENTE ANS D'IMAGES ET DE TIRAGES*
Le tireur-photographe sera accompagné de sa fille Chloé et de son associé Guillaume Fleureau.
> Salle polyvalente de Pomerol

* Expositions présentées uniquement lors du festival :
vendredi à partir de 17h, et samedi de 10h à 20h

Programmation

Edition 2026

Samedi 28 mars

10h : **Conférence avec Françoise Denoyelle et Pierre Ciot**
LES AGENCES DE PHOTOGRAPHIES. UNE HISTOIRE FRANÇAISE, 1900-2025

> Maison des associations de Pomerol

15h : **Conférence avec Philippe Broussard**
LE PHOTOGRAPHE INCONNU DE L'OCCUPATION
Philippe Broussard est directeur adjoint de la rédaction du journal Le Monde

> Maison des associations de Pomerol

16h30 : **Conférence avec Fatima de Castro**
JEAN ROUBIER, L'HUMANISTE ET SES MONDES
Fatima de Castro est chargée de fonds photographiques à la Maison du Patrimoine et de la Photographie, avec François Carlet-Soulages.

> Maison des associations de Pomerol

20h: **Projection d'images commentées**
- John Vink,
ON DOIT TOUT RÉEXPLIQUER, TOUT LE TEMPS, AVEC LA PHOTOGRAPHIE

> Salle polyvalente de Pomerol



John Vink, Laos, 1994

Point accueil et restauration assurés par l'association Images et Lumière.
La librairie **Acacia** proposera une sélection de livres des auteurs présents.

John Vink « On doit tout réexpliquer, tout le temps, avec la photographie »

Samedi 28 mars à 20 h, salle polyvalente de Pomerol



John Vink
INDIA. Madras, 1987

Printemps Photo de Pomerol : Vous avez commencé votre parcours en photographiant votre « petite Belgique ». Pourquoi ce besoin, très tôt, d'aller voir ailleurs ?

John Vink : La Belgique, on en a vite fait le tour. Après ces premiers repères, j'ai eu envie de respirer un autre air, de retrouver le parfum des films néo-réalistes qui m'avaient tant marqué. C'est ce qui m'a conduit en Italie, où je cherchais une forme de nostalgie, avant de partir en Afrique subsaharienne pour documenter la gestion de l'eau au Sahel. C'est là que ma trajectoire s'épaissit. J'ai toujours été préoccupé par ce qui se passait dans le monde, mais je ne suis pas du genre à courir les conflits : j'arrive avant ou après les drames. Au Sahel, je voulais témoigner de la résilience des populations et trouver des réponses à la sécheresse. Puis, à partir de 1987, j'ai photographié les réfugiés afghans, roumains, kurdes, sri lankais ou bosniaques.

PPP : Votre vocation est née très tôt...

J.V. : Mon père était photographe amateur. J'ai eu mon premier appareil à 8 ans. Vers 16-17 ans, je savais que je voulais devenir photographe.



John Vink. Cambodge, Damnak Chang Aeur. 2016

Ils font le « Printemps », les projections

Edition 2026

L'École de La Cambre à Bruxelles m'a offert des années intéressantes, surtout grâce aux autres étudiants aussi passionnés que moi. Depuis plus de cinquante ans, la photo est au centre de ma vie.

PPP : Quelle serait, pour vous, la ligne directrice de votre travail documentaire ?

J.V. : Une rétrospective récente au musée de la Photographie de Charleroi m'a permis de comprendre ce qui reliait mes travaux : l'appartenance à un lieu, le sentiment d'identité, et tout ce qui touche au déracinement. Et je me suis demandé : à quoi est-ce que j'appartiens, moi qui suis flamand d'origine qui me suis ensuite exprimé en français et qui ai vécu au Cambodge pendant seize années ? Quel sens donner au fait d'être « de Belgique », ce pays traversé par toutes les armées européennes ? Toute ma vie, j'ai cherché des réponses en photographiant.

PPP : Reza, invité l'an dernier au Printemps Photo, affirmait qu'une image pouvait changer le monde. Ce n'est pas votre conviction...

J.V. : Je pense que les images servent surtout à maintenir un niveau d'information, à actualiser sans cesse. Quand je revois mes photos du Soudan en 1988, je constate que la situation n'a guère changé. À l'époque, ces images avaient rempli six pages dans « Libération ». À quoi cela a-t-il servi ? Il faut tout réexpliquer, tout le temps, avec la photo.

PPP : Comment travaillez-vous avec les personnes que vous photographiez ?



John Vink, *Soudan. Kosti*, 1988

J.V. : Je me considère avant tout comme un observateur, une « mouche sur le mur ». Je parle très peu. Les gens savent pourquoi je suis là, mais sans plus. En restant longtemps au même endroit, je finis par comprendre beaucoup de choses.

PPP : Être qualifié de « photographe humaniste », qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

J.V. : C'est s'intéresser à l'être humain dans toutes ses dimensions, sans pour autant être optimiste. Je suis réaliste : j'ai vu des choses fantastiques et d'autres horribles. Aujourd'hui, je fais davantage de paysages, mais je reviens toujours à l'humain. Je m'interroge sur les relations entre les gens, même s'il devient de plus en plus difficile de photographier dans la rue, à cause de l'évolution du droit à l'image.

PPP : Vous avez été membre de l'agence VU' puis de Magnum. Quel rôle ces structures ont-elles joué dans votre parcours ?

J.V. : Magnum est une immense machine qui réunit énormément de photographes. On doit y être présent physiquement, ce que je n'ai pas toujours été. Je n'ai jamais eu l'impression d'en faire vraiment partie, même si l'agence reste une référence mondiale. Avec VU', c'était très différent : j'étais plus jeune, plein d'allant, et la vision de Christian Caujolle était neuve, presque révolutionnaire. Il proposait de disséquer le monde en tournant autour des choses, de montrer les marges. Cette manière de voir a profondément marqué le paysage photographique européen.

PPP : Quel regard portez-vous sur l'évolution du statut de l'image ?

J.V. : Aujourd'hui, tout le monde est photographe. Ce n'est pas ça qui m'inquiète, mais le manque d'éducation à l'image. Il n'y a pas de véritable enseignement de la photographie ou de son histoire dans les lycées, et je le regrette. En même temps, cette absence de culture ouvre la porte à une certaine spontanéité. La photo est un médium formidable : une même image peut être comprise de mille façons. Quant à transmettre... je ne suis sans doute pas assez patient pour ça !

PPP : Si vous aviez 20 ou 30 ans aujourd'hui, où iriez-vous photographier ?

J.V. : J'irais là où peu de gens vont. Je continuerais de documenter l'érosion de la démocratie et des droits humains. C'est aussi pour cela que je retourne au Cambodge. Mon histoire là-bas n'est pas terminée.

« L'appartenance et le déracinement, c'est là que tout se joue. »

Ils font le « Printemps », les projections

Edition 2026



John Vink, *Angola. Cuito. 1997*

John Vink (né en 1948) est un photographe documentaire belge dont le travail explore l'appartenance, le déracinement et les enjeux humanitaires. Lauréat du Prix W. Eugene Smith en 1986, il a rejoint l'agence VU' puis Magnum, qu'il a quittée en 2017. Connu pour ses reportages au Sahel, sur les réfugiés et au Cambodge, il poursuit depuis plus de cinquante ans une œuvre marquée par la patience du regard et l'attention au monde social.

Guillaume Geneste *Trente ans d'images et de tirages*

Vendredi 27 mars à 20h30, salle polyvalente de Pomerol

* Son exposition « *Les Autoportraits de famille* » se tient au Syndicat viticole de Pomerol.



Guillaume Geneste (à gauche)

Fondateur du laboratoire La Chambre Noire à Paris, Guillaume Geneste est une figure incontournable du tirage photographique en France. Sa venue à Pomerol coïncide avec un anniversaire symbolique : les trente ans de ce lieu emblématique de la photographie d'auteur, créé en mars 1996. « La Chambre Noire a toujours été un laboratoire dédié à la fois à l'argentique et au numérique, explique-t-il. Mon associé Guillaume Fleureau est présent depuis le début de l'aventure, et ma fille Chloé nous a rejoints depuis quatre ans. » Une aventure familiale et professionnelle rare, guidée par la passion de l'image, le goût de la précision et un profond respect du regard des photographes.

Pour célébrer ces trois décennies d'existence, l'événement de Pomerol se déploiera en deux volets : une exposition personnelle et une projection commentée (proposée par Chloé Geneste). Celle-ci retracera l'histoire du laboratoire à travers une frise chronologique : « Nous zoomerons sur les expositions les plus importantes et les livres clés qui ont jalonné ces trente années, tout en évoquant les tournants techniques



© Guillaume Geneste, Biarritz, printemps 1993

Ils font le « Printemps », les projections

Edition 2026



© Guillaume Geneste, *Rue Botzaris, Paris, 2014*

majeurs. » Parmi eux, l'arrivée du scanner peu avant l'an 2000 – « un équipement qui a changé la donne », souligne Guillaume Geneste – ou encore l'arrivée de l'imprimante, deux outils qui, avec Photoshop bien sûr, ont ouvert de nouvelles possibilités dans la production et la reproduction des photographies.

La projection permettra de revenir aussi sur les collaborations qui ont façonné La Chambre Noire : des éditions Filigranes ou Lamaindonne aux œuvres d'auteurs comme Henri Cartier-Bresson, Sabine Weiss, Frank Horvat, Denis Roche, Jean Gaumy, Anne-Lise Broyer, Bernard Plossu ou encore Simon Vansteenwinckel, lauréat du Prix Nadar 2025 : « Nous travaillons pour la photographie d'auteur, dans une relation de confiance et de complicité avec les artistes et les éditeurs. C'est aussi cela, le travail de tireur. »

L'exposition présentée à Pomerol se concentrera, quant à elle, sur une facette plus intime de son travail : les « Autoportraits de famille », à partir des quatre volumes parus chez Filigranes Éditions à l'hiver 2020. Ce vaste projet photographique explore la représentation du bonheur familial, à l'écart des stéréotypes et des évidences. Pour Pomerol, Guillaume Geneste en proposera une sélection d'images au

format 50x60 cm, complétée par des expérimentations nées directement en laboratoire : « J'ai envie de montrer des photos qui naissent sans appareil : des feuilles perdues sur le plan de travail, qui deviennent des photogrammes éphémères, que je reproduis ensuite en numérique. »

Aujourd'hui, à 63 ans, celui que l'on considère comme l'un des derniers grands tireurs argentiques en France poursuit son dialogue avec les images et leurs auteurs. « Les tirages collectionneurs ont pris beaucoup de place. J'ai travaillé avec Sabine Weiss les six dernières années de sa vie, comme j'ai accompagné Martine Franck pendant plus de vingt ans. » Et d'ajouter, avec ce pragmatisme qui le caractérise : « La Chambre Noire n'avait pas vocation, au départ, à faire de la couleur ; celle-ci s'est imposée de fait, en raison de la demande. »

Entre mémoire, transmission et exploration des techniques, la venue de Guillaume et Chloé Geneste à Pomerol, ainsi que de leur associé Guillaume Fleureau, promet une plongée rare dans les coulisses d'un métier où la main et l'œil dialoguent avec la lumière.

« La Chambre Noire a toujours été un laboratoire dédié à la fois à l'argentique et au numérique. »



© Guillaume Geneste, Colette, « Dans la chambre noire », Laboratoire Contrejour, Paris, 1993

Ils font le « Printemps », les projections

Edition 2026



© Guillaume Geneste, *Venise, Italie, hiver 1994*

Guillaume Geneste, né en 1961, est tireur et photographe, fondateur du laboratoire parisien La Chambre Noire en 1996. Figure majeure du tirage argentique en France, il a collaboré avec de nombreux auteurs, de Sabine Weiss à Henri Cartier-Bresson. Auteur du livre « Le Tirage à mains nues », il explore aussi son propre univers à travers les séries « Autoportraits de famille ».

Nadar et la Farm Security Administration

Expo présentée dans le vignoble du 27 mars au 1^{er} juillet

Pour son Printemps Photo, le vignoble accueille une exposition inédite réunissant deux univers majeurs de l'histoire de l'image : les portraits de Nadar et les photographies documentaires produites par la Farm Security Administration (FSA). Trente-trois tirages grand format ont été sélectionnés pour tracer un fil entre deux époques, deux usages du médium et deux façons d'interroger le réel.

Au milieu du XIXe siècle, Félix Tournachon, dit Nadar, révolutionne le portrait en rejetant les décors artificiels pour privilégier la lumière et la présence brute du modèle. Ses images, sobres et tendues vers l'essentiel, cherchent à révéler la personnalité plus que la posture. Cette approche, prolongée puis transformée par son fils Paul lorsqu'il introduit le théâtre dans l'atelier familial, fait de la maison Nadar l'une des signatures les plus marquantes de la photographie française. Les portraits d'acteurs qu'il réalise à partir de la fin des années 1870, puis comme photographe officiel de l'Opéra de



Exposition dans le vignoble de Pomerol

Edition 2026

Paris, montrent comment le portrait peut devenir espace de mise en scène, tout en conservant l'exigence héritée de Félix.

Un demi-siècle plus tard, les États-Unis connaissent l'une des plus violentes crises sociales de leur histoire. Entre 1935 et 1943, les photographes de la FSA parcourent le pays pour documenter la pauvreté, la migration intérieure, les ravages de la sécheresse et le quotidien de populations fragilisées. Leurs images – de Dorothea Lange à Walker Evans, de Russell Lee à Gordon Parks – constituent aujourd'hui un corpus fondateur, à la fois témoignage politique et matrice de la street photography contemporaine.

En confrontant l'intime des portraits Nadar et la dureté documentaire des images FSA, l'exposition propose un parcours sensible où se répondent représentation de soi, construction des récits collectifs et pouvoir du regard photographique.



Nadar, Auguste Rodin (1840-1917) ©Ministère de la Culture, MPP, diff. Grand Palais Rmn Photo

Walker Evans, l'œil américain Collection Gilles Mora

Maison des associations de Pomerol



Autoportrait Gilles Mora

Le Printemps Photo de Pomerol rend hommage cette année à l'un des maîtres absolus de la photographie moderne : Walker Evans. L'exposition, construite à partir d'un ensemble de tirages effectués par son exécuteur testamentaire et prêtés par l'historien et commissaire Gilles Mora, offre une traversée rare de l'Amérique des années 1930 à 1960, à travers le regard lucide et profondément humain d'un photographe qui a su faire du quotidien un art.

Walker Evans (1903-1975) a marqué durablement l'histoire de la photographie par sa quête obstinée de la vérité du réel. Ni sentimental ni spectaculaire, son regard capte la dignité des visages ordinaires, la beauté discrète des façades usées, la mélancolie des intérieurs modestes. Photographe du projet de la *Farm Security Administration* pendant la Grande Dépression, il a documenté, aux côtés de Dorothea Lange et Ben Shahn, une Amérique en crise, révélant la poésie tragique du dénuement. Ses portraits de familles pauvres du Sud, réalisés avec James Agee pour *Let Us Now Praise Famous Men* (1941), demeurent parmi les images les plus fortes du XX^e siècle.

Mais Evans n'a jamais été seulement un témoin social. Son œuvre est aussi une réflexion sur la forme et la culture visuelle américaine. Dès les années



Walker Evans. *Floyd Burroughs and Tenge children, Hale County, Alabama, été 1936.*

Ils font le « Printemps », les expositions

Edition 2026

1930, il photographie enseignes, vitrines, typographies, architectures vernaculaires, objets de série : tout un vocabulaire du banal élevé à la dignité de symbole. Par sa rigueur frontale, son usage de la lumière naturelle et sa composition sans effet, il anticipe le regard des photographes de la génération suivante – Robert Frank, Lee Friedlander, Stephen Shore – qui se réclameront tous de lui.

Le choix de Gilles Mora, fin connaisseur de la photographie américaine, met en lumière cette tension féconde entre documentaire et art, entre distance et empathie. L'ensemble présenté à Pomerol au château Certan de May témoigne de la cohérence d'une œuvre qui, derrière son apparente simplicité, questionne le regard même du spectateur : que voyons-nous, lorsque nous croyons simplement « documenter » le monde ? Dans ces images en noir et blanc, tout devient signe : une façade décrépie, un porche désert, une affiche déchirée. Evans révèle que la modernité peut naître du silence, du vide, de la neutralité même du regard.

En accueillant une trentaine de photos de cette collection unique, le Printemps Photo de Pomerol offre au public l'occasion rare de redécouvrir la puissance intemporelle d'un photographe dont l'héritage irrigue encore la création contemporaine. Une invitation à voir l'Amérique – et peut-être le monde – autrement : sans emphase, mais avec une intensité tranquille, celle de la vérité photographique.

Gilles Mora, historien de la photographie, éditeur et commissaire d'exposition, est l'un des grands spécialistes de la photographie américaine. Auteur de nombreux ouvrages de référence sur Walker Evans, Edward Weston ou William Gedney, il a dirigé plusieurs institutions culturelles, dont les Rencontres d'Arles. Collectionneur passionné, il consacre son travail à la reconnaissance des grands photographes du XX^e siècle.



Walker Evans, *Bystanders*, Bethlehem, Pennsylvania, Library of Congress

Marion Parent, Jakarta, ville en sursis

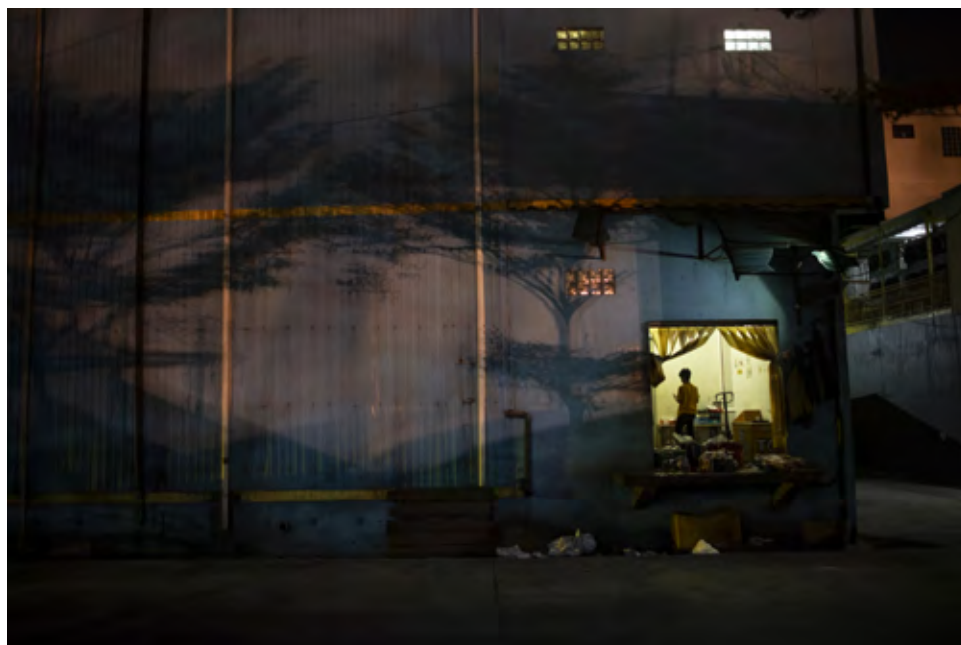
Salle polyvalente de Pomerol



Marion Parent
© photographie Julia Briand

Photographe documentaire, Marion Parent s'attache aux territoires qui changent, se déplacent ou vacillent. Après s'être intéressée, dans le cadre du projet collectif *Être 20 ans*, à la vie des jeunes sur Belle-Île-en-Mer, elle poursuit depuis plus de quinze ans un travail au long cours en Indonésie dans la forêt tropicale ravagée de Bornéo, puis, depuis quelques années, à Jakarta, capitale indonésienne dont une partie est progressivement submergée. La série *Les Engloutis*, présentée au Printemps Photographique de Pomerol, témoigne de ce glissement silencieux, au plus près du quotidien des habitants.

« Jakarta est la ville qui s'enfonce le plus vite au monde, explique la photographe, qui a enchaîné les séjours sur place depuis 2007. Elle se trouve déjà en dessous du niveau de la mer, et les projections à 2050 sont dramatiques. » L'enjeu a conduit le gouvernement indonésien à engager le transfert administratif de la capitale vers Nusantara, plus à l'est, sur l'île de Bornéo. Mais seuls deux millions d'habitants seraient concernés par ce déplacement, dans une mégalopole qui en compte aujourd'hui près de douze millions. « Cela apparaît comme un abandon total d'une partie de la population », souligne-t-elle. Les plus vulnérables n'ayant pas d'autre choix que de rester sur place, dans des quartiers soumis aux inondations récurrentes. Sur le terrain, ces transformations sont visibles dans les gestes du quotidien. « Le mur anti-montée des eaux est déjà largement fissuré. Les gens



©Marion Parent, de la série « les Engloutis »

Ils font le « Printemps », les expositions

Edition 2026

construisent des étages à leur maison pour ne plus vivre au rez-de-chaussée. » La photographie décrit une adaptation silencieuse, parfois précaire, mais constante. Des rues autrefois commerçantes deviennent des canaux ; les rez-de-chaussée se transforment en pièces condamnées ; les toits servent de lieux de sociabilité et de survie...

Les vingt photographies exposées à Pomerol, en couleur et au format 24x36 paysage, rendent compte de cette vie qui persiste. Évitant tout pathos, Marion Parent révèle ce qui se joue dans les interstices, dans la manière dont les habitants vivent avec l'eau plutôt que contre elle. On y voit une présence de l'eau tantôt suggérée, tantôt pleinement visible, parfois encore évoquée à travers les moyens déployés pour y faire face ; un présage discret mais persistant qui fait écho au titre de la série.

La catastrophe est là, mais elle ne fait pas tout. Ce qui importe, ce sont les formes de vie qui demeurent. Ce travail se poursuit aujourd'hui. *« Il reste encore beaucoup de choses à raconter. L'histoire qui se déroule à Jakarta n'est pas achevée. Je vais y revenir. Puis, à un moment, tout ce que j'ai photographié là-bas va se relier et, je l'espère, donner naissance à un livre. »* Cette continuité, cette patience, caractérisent également ses autres projets, notamment ses portraits réalisés pour la presse ou ses travaux consacrés aux mondes ruraux, à la jeunesse, aux formes de vie alternatives et aux récits centrés sur les femmes.

« Cela apparaît comme un abandon total d'une partie de la population. »

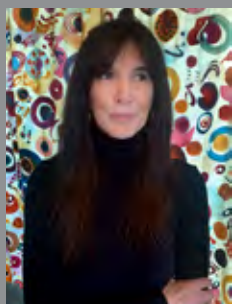
Marion Parent est photographe documentaire originaire de Bordeaux. Photojournaliste et portraitiste pour la presse quotidienne et magazine nationale, elle développe des projets au long cours sur des territoires en mutation, notamment à Jakarta, dont elle suit l'enfoncement progressif et les stratégies d'adaptation des habitants (*Les Engloutis*). Elle réalise également de nombreux portraits pour la presse quotidienne et mène des travaux personnels liés aux mondes ruraux et aux formes de vie alternatives.



©Marion Parent, de la série « *les Engloutis* »

Anne Kuhn, *Les Héroïnes : entre théâtre et vérité*

Salle polyvalente de Pomerol



Anne Kuhn

« Subir ou choisir ? Jusqu'où l'étau des conventions ? » ; « La révolte relève-t-elle plus que jamais de l'utopie ? » ; « Est-il suffisant de s'indigner pour changer le monde ? » Autant de questions qui animent la démarche d'Anne Kuhn pour sa série « Les Héroïnes ». Qui sont-elles ? Emma Bovary, Folcoche, Lilith, Thérèse Desqueyroux, Lolita... Une vingtaine en tout, qui sont autant de jalons dans notre imaginaire collectif. Leur point commun : être des femmes contraintes. « Toutes ont subi une pression sociale en raison de leur condition, elles sont entravées, empêchées, enfermées dans les limites qu'on leur a imposées. » L'héroïne de Mauriac paraît se confondre avec la tapisserie du salon, comme prise dans l'étau des conventions, tandis que Judith, cette sœur de William Shakespeare dont Virginia Woolf raconte l'histoire imaginaire dans « Une Chambre à soi », sombre, dague à la main, dans la folie.

Ne s'en tenant pas à un simple constat, la photographe met en scène une proposition d'affranchissement. De là ces diptyques saisissants où l'héroïne représentée finit par se révéler, dans un espace alternant entre la contrainte et l'élan. Si le personnage a pu changer de costume, la lumière être modifiée, le décor, minutieusement composé, reste le même pour raconter un récit dont le spectateur devine les fragments. « En faisant ma seconde photo, j'essaie de me mettre à la place de chacune, confie Anne Kuhn. Je m'identifie et m'interroge sur leur liberté et, à l'évidence, la mienne... Que voudrais-je si j'étais elles ? Que souhaiterais-je améliorer ? » Car ces héroïnes ne sont pas des muses



Lolita



Faut-il à tout prix s'affranchir de l'enfance ?

Ils font le « Printemps », les expositions

Edition 2026

soumises à un regard extérieur : elles sont les sujets de leur propre histoire et reprennent le pouvoir de la narration, affirmant leur présence dans un monde encore souvent dominé par les représentations masculines. De l'amante à la mère, en passant par la guerrière, la rêveuse, la solitaire, l'artiste redonne chair à une pluralité de figures qui sont autant d'archétypes qu'elle détourne pour mieux en révéler la vérité intime. Attention cependant, le passé ne rime pas toujours avec servilité, comme le montre le personnage racinien d'Esther, « Reine des Perses », qui pose fièrement dans sa tenue d'apparat, avant d'apparaître recouverte d'une burqa sur la seconde image...

Avec cette série, qui s'inscrit dans la continuité d'une œuvre où se rencontrent photographie, théâtre et peinture, Anne Kuhn compose une galerie d'âmes où l'intime rejoint le politique, célébrant la force des femmes dans la profondeur d'un regard ou la tension d'une main. Au fil du parcours, elle invite le spectateur à franchir le miroir, à interroger sa propre condition et à accueillir la multiplicité des « héroïnes » qui nous traversent : celles que nous avons été, celles que nous pourrions devenir.

« Je m'identifie à ces femmes et m'interroge sur leur liberté et la mienne... »

Anne Kuhn, photographe et plasticienne française, vit et travaille entre Paris et Bordeaux. Ancienne danseuse, elle développe depuis le début des années 2000 une œuvre mêlant mise en scène, lumière picturale et introspection. Son travail interroge la mémoire, la féminité et l'identité à travers des séries où la frontière entre réel et fiction devient un espace de révélation. Sa série « Les Héroïnes » a obtenu le Grand Prix de photographie lors de l'édition 2019 du festival Les Femmes s'exposent.



Thérèse



Subir ou choisir, jusqu'où l'état des conventions ?

François Jean, *Entre deux mers, Roscoff et Paros*

Salle polyvalente de Pomerol



François Jean

Photographe du silence et des lueurs discrètes, François Jean présente au Printemps Photo de Pomerol vingt images : vingt réalisées à Roscoff, sa Bretagne natale, et vingt à Paros, son île des Cyclades. Deux rivages, deux lumières, un même souffle : celui de la mer. « *Le lien entre Roscoff et Paros, c'est la mer. D'un côté l'Atlantique, de l'autre la mer Égée, sans marée* », explique-t-il. Né en Bretagne, il a organisé sa vie pour y passer l'été et une partie de l'hiver, puis retrouver, au printemps et à l'automne, la douceur de Paros. « *La mer, c'est plus le cœur que la tête* », résume-t-il simplement. Ses images naissent à l'heure où la nuit s'efface. « *Je photographie souvent vers 4 ou 5 heures du matin. J'aime cette bulle nocturne, propice à la solitude.* » Il travaille alors en poses longues – une trentaine de secondes – pour capter la respiration du paysage et sa lenteur essentielle. « *Les jours favorables, je prends une centaine de photos, en moyenne plutôt quatre-vingts. C'est peut-être excessif, mais j'essaie de me discipliner* », précise-t-il en souriant. Ce rythme soutenu s'accompagne d'une exigence du regard : « *Au*



©François Jean, Paros, Grèce

Ils font le « Printemps », les expositions

Edition 2026

début, je saturais un peu trop les couleurs, façon carte postale. Désormais, je vais vers plus de sobriété. »

Entre Roscoff et Paros s'établit ainsi un dialogue poétique. « À Roscoff, j'ai en face de chez moi une estacade qui me sert de repère visuel. À Paros, ce sont les portes de Parikia qui jouent ce rôle. » Les mêmes gestes, les mêmes cadrages relient les deux lieux, comme des échos de lumière. Si la mer bretonne peut se montrer agitée, il a choisi la paix. « J'ai sélectionné des images de mer calme. » Dans les deux paysages, il retrouve la silhouette des tamaris « laissés en liberté, aux branches noueuses », qu'il admire pour leur résistance aux tempêtes et aux marées noires. Découverte par hasard quand il était étudiant, Paros s'est imposée comme un second port d'attache. Fidèle à ses deux horizons, François Jean compose une œuvre apaisée, où la mer unit plus qu'elle ne sépare, et où la lumière devient une manière d'habiter le monde.

« La mer, c'est plus le cœur que la tête... »

Né en Bretagne, François Jean partage sa vie entre Roscoff et l'île grecque de Paros, où il photographie la mer dans les moments qui précèdent l'aube. Autodidacte, il pratique la pose longue et privilégie les ambiances calmes, entre silence et clarté. Son travail explore le dialogue poétique entre deux rivages, l'Atlantique et la mer Égée.



©François Jean, Roscoff



©François Jean, Paros, Grèce

Pascal Peyrot, Les appareils qui ont fait le printemps photo

Syndicat viticole de Pomerol



Pascal Peyrot

Figure familière du Printemps Photo de Pomerol, Pascal Peyrot revient cette année avec une exposition qui tient autant de la célébration que de la mémoire. Ce collectionneur d'appareils depuis des décennies présente pour cette édition un ensemble inédit consacré à ceux qui ont marqué le festival depuis quinze ans. « *Un spécial « Ils ont fait le Printemps Photo »* », résume-t-il avec enthousiasme.

Près de quarante photographes sont ainsi convoqués dans cette rétrospective, dont Reza, Bernard Plossu, Sabine Weiss, Jean Gaumy, Jane Evelyn Atwood, Christine Spengler... autant de signatures majeures dont Peyrot expose les appareils ayant accompagné ou accompagnant encore leurs carrières respectives. Pour chacun, une notice biographique et une photographie de leur passage à Pomerol créent une véritable cartographie sensible du festival.

L'année se prête, il est vrai, aux hommages. « *L'occasion est belle car en 2026, c'est le bicentenaire de la photographie !* », souligne-t-il. Les appareils, du haut de gamme pour professionnels, sont pour l'essentiel des Leica, des Rollei, des Nikon, outils mythiques qui racontent une manière de travailler autant qu'une époque. « *Les Nikon étaient souvent utilisés par ceux qui couvraient les conflits ; les Rollei ou Leica par ceux, surtout, qui*



Rolleiflex, appareil légendaire, moyen format 6 x 6, utilisé par Sabine Weiss, Willy Ronis, Marc Garanger, etc...

Ils font le « Printemps », les expositions

Edition 2026

photographient depuis les années 80 », précise-t-il. Et parfois, l'histoire tient à un détail : « Quand il a photographié le général Massoud, Reza avait un Canon F1, simplement parce qu'il n'avait que ça sous la main. » On retrouvera également des objets chargés d'une aura particulière : le Leica MP de Marie Dorigny, ou le M7 de Jane Evelyn Atwood, compagnons silencieux de regards engagés.

Quant au musée qu'il a mis en place à Beautiran, le premier du genre dans la partie sud de la France, puis transféré dans le Lot-et-Garonne depuis décembre 2022, il préfère jeter l'éponge et se consacrer à de nouveaux projets : *« Il n'y aura pas de réouverture du musée, c'est trop compliqué. Il va devenir un espace de stockage, et j'ouvrirai occasionnellement les portes pour recevoir quelques passionnés qui en feront la demande. »* Une décision qui donne à cette exposition une valeur supplémentaire : celle d'un legs vivant, transmis avant de refermer un chapitre.



Appareil photographique utilisé par Zola

Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026

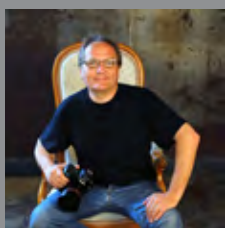
Françoise Denoyelle et Pierre Ciot

Les agences de photographies, une histoire française, 1900-2025

Samedi 28 mars à 10 h Maison des associations de Pomerol



Françoise Denoyelle



Pierre Ciot

Historienne de la photographie, professeure émérite à l'École nationale supérieure Louis-Lumière, Françoise Denoyelle consacre depuis plus de trente ans ses recherches aux photographes, aux institutions et aux circuits de diffusion de l'image. Invitée du Printemps Photographique de Pomerol, elle viendra retracer l'histoire passionnante des agences photographiques, un pan souvent méconnu mais essentiel de la culture visuelle française auquel elle a consacré un livre intitulé « les agences photo : une histoire française ». « *Dès ma thèse, à la fin des années 1980, je m'intéressais à ce sujet. Depuis cette période, j'ai engrangé énormément d'informations sur les agences photo. J'ai mis deux ans à écrire ce livre* », confie-t-elle. Son ouvrage, fruit d'un long travail d'archives et de collecte de témoignages, éclaire un univers où se croisent l'esprit d'entreprise, la solidarité professionnelle et les rivalités d'auteurs. Les agences ont, à l'évidence, façonné la manière dont les images circulent, sont légendées, sélectionnées, vendues ou oubliées.

L'historienne évoquera notamment les pionniers, à commencer par Henri Manuel, figure fondatrice du photojournalisme français : « *Henri Manuel invente tout* », affirme Denoyelle. Dès les années 1920, cet entrepreneur visionnaire comprend que la photographie ne se limite pas à l'art ou au reportage : elle devient un véritable service, au croisement de la politique, de la publicité et de la culture. Cependant, le paysage des agences n'a jamais été uniforme. « *Les gens ne s'imaginent pas à quel point les agences sont différentes, à quel point elles ont chacune une identité propre.* » Certaines privilégient la presse d'actualité, d'autres l'image humaniste ou la photographie d'auteur.



©Stéphane Klein, *Taxi à Bombay, Inde du Nord.*

Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026

Dans le pays de Doisneau et de Cartier-Bresson, cette diversité a donné naissance à un réseau d'une richesse exceptionnelle. *« En France, ce qui est particulier, c'est l'importance des agences. Dans les années 1960-1970, la France sert le monde entier en photographies »,* rappelle-t-elle. Gamma, Sipa, Viva, Rapho ou Magnum : autant de noms qui résonnent encore dans l'histoire du photojournalisme. Un foisonnement s'accompagnant d'une vitalité presque légendaire : *« Quand il y a trois photographes, ils fondent une agence. Quand ils sont cinq, deux font dissidence et créent leur propre structure ! »* Cette effervescence créative reflète la liberté de l'époque, mais aussi la nécessité, pour les photographes, de s'unir pour exister face aux grands médias.

Avec l'arrivée du numérique, cet équilibre est soudain bouleversé. *« Jusque dans les années 1980 et même 2000, de nombreux photographes vivaient en partie sur leurs archives. Des photos datant de vingt ans étaient toujours vendues, c'était une rente. Cela change avec l'arrivée d'Internet, qui permet d'acheter, pour un prix dérisoire, des banques de données contenant des centaines de photos. Aujourd'hui, avec l'IA, la photo est devenue gratuite... »* Ce constat lucide résonne comme un avertissement : ce patrimoine d'images, patiemment constitué, risque de s'effacer dans la logique d'immédiateté et de gratuité des flux numériques.

En accueillant cette conférence, le PPP souligne sa vocation de lieu d'échanges et de réflexion autour de la photographie. Cette rencontre avec Françoise Denoyelle promet de plonger le public dans une histoire passionnante : celle d'un métier collectif, où l'image devient à la fois document, trace et témoin d'une époque en perpétuelle transformation.

Françoise Denoyelle est historienne de la photographie, professeure émérite à l'École nationale supérieure Louis-Lumière. Spécialiste du photojournalisme et des institutions photographiques, elle a publié de nombreux ouvrages de référence, dont *« La lumière de Paris »* (1997) et *« Les agences photo : une histoire française »* (2023). Ses travaux éclairent les liens entre création, information et mémoire visuelle au XX^e siècle.



©Stéphane Klein, vue de dos d'écolières, dans un village du Nord Vietnam

Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026

Philippe Broussard, Le photographe inconnu de l'Occupation

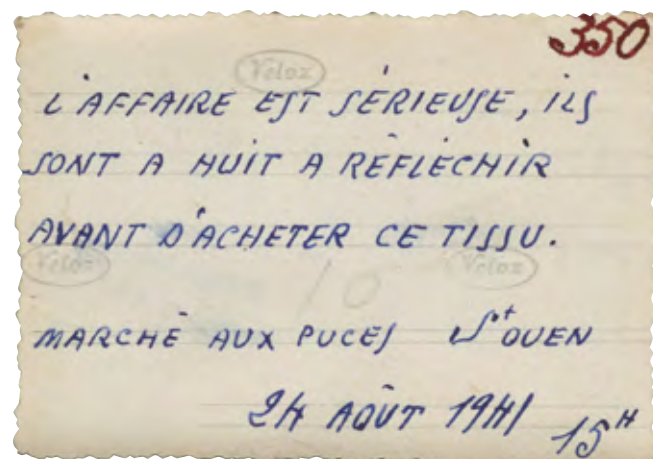
Samedi 28 mars à 15 h

Maison des associations de Pomerol



Philippe Broussard
© Emmanuelle Marchadour

Au départ, un simple album photo, chiné par hasard dans une brocante. À l'intérieur, des centaines de clichés d'un autre temps : soldats allemands à Paris, couples flânant sur les boulevards, affiches de propagande, scènes du quotidien saisies durant l'Occupation, entre 1940 et 1942. Qui a pris ces images ? Et pourquoi ? C'est de cette découverte que naît l'enquête fascinante menée par Philippe Broussard, journaliste au « Monde », qui en a tiré une série d'articles puis un livre haletant. Pour le Printemps Photo, il proposera une projection commentée de cette enquête au long cours, restituant les étapes d'une recherche digne d'un roman policier. « Il y a eu beaucoup de fausses pistes, d'incertitudes, confie-t-il. Cette histoire est tout simplement vertigineuse. » Au fil des investigations, le journaliste remonte la piste d'un homme anonyme dont les 700 photographies constituent aujourd'hui un fonds exceptionnel, reconnu comme unique par les historiens de la période. L'intérêt de cet album tient autant au recto qu'au verso des images. Sur le dos, des légendes tracées en lettres bâton, parfois raturées, pleines d'ironie mordante. Certaines se moquent d'Hitler ou raillent la présence allemande, révélant un ton singulier, audacieux, résolument impertinent. « Il risquait la déportation, la peine de mort. » Derrière cette écriture, une voix se fait entendre : celle d'un Parisien qui observe, commente, résiste à sa manière. Les clichés, quant à eux, intriguent par leur précision. Les cadrages sont soignés, témoignant d'un amateur éclairé, familier de la technique photographique. Mais le mystère demeure : agissait-il seul ? Broussard en doute : « Ma conviction, c'est que cet homme a fait l'essentiel des photos, mais certains ont dû lui prêter main-forte. » Était-il résistant ? Peut-être, mais rien ne permet de l'affirmer. Le journaliste a exploré toutes les hypothèses : il



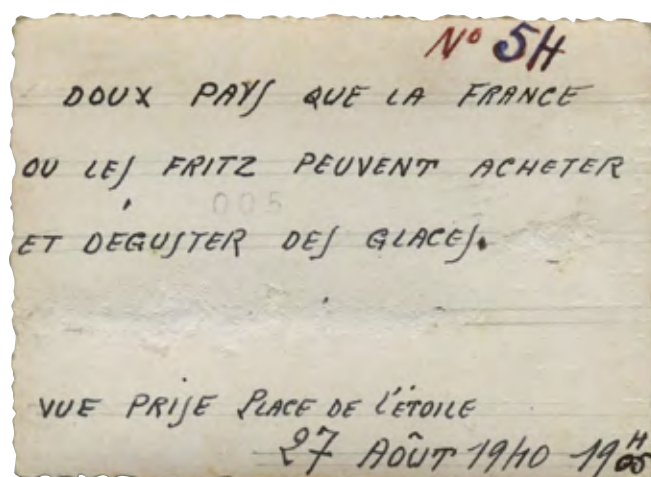
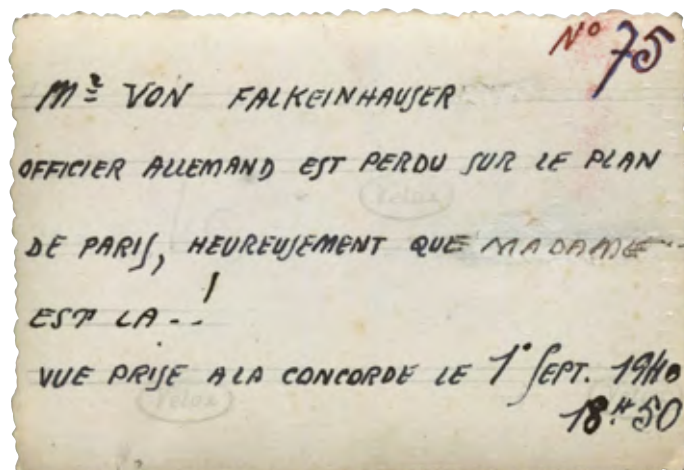
Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026

existait bien un réseau de résistance dans le grand magasin du Printemps, où l'homme travaillait, mais aucun document ne vient confirmer son engagement officiel. C'est là toute l'ambiguïté du personnage : celle d'un Français ordinaire qui, sans appartenir à un réseau, a pris des risques immenses pour témoigner. Un acte discret, mais incontestablement un geste de résistance. Au fil des mois, l'enquête devient pour Philippe Broussard une véritable obsession. « J'avais l'impression de tourner en rond, raconte-t-il. Mais je ne pouvais pas lâcher. » Ce récit interroge autant qu'il émeut. Derrière ces photos anonymes, c'est une mémoire enfouie qui refait surface, comme un écho aux albums de nos grands-parents, avec leurs trésors oubliés. Au terme de la projection, le journaliste révélera enfin le nom de celui qui, dans le Paris occupé, osa braquer son objectif là où il était interdit de le faire.

« Cette histoire est tout simplement vertigineuse. »

Philippe Broussard, journaliste et écrivain français, est reconnu pour ses enquêtes approfondies et ses récits historiques. Directeur adjoint de la rédaction, du journal « Le Monde », il a publié plusieurs ouvrages mêlant investigation et portraits de personnages singuliers, explorant des faits méconnus ou oubliés de l'Histoire. Son ouvrage, « Le Photographe inconnu de l'Occupation », vient de paraître au Seuil (il est sélectionné pour le Prix Médicis Essai).



Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026

Fatima de Castro, avec François Carlet-Soulages,
Jean Roubier, L'humaniste et ses mondes

Samedi 28 mars à 16 h30

Maison des associations de Pomerol



Fatima de Castro

La notion de photographie humaniste évoque inmanquablement des noms tels que Brassai, Cartier-Bresson, Doisneau ou Ronis. Cependant, la liste est longue de ces curieux de l'autre qui s'intéressèrent à la vie des gens simples entre 1930 et 1960, avant de s'effacer. Jean Roubier (1896-1981) est l'un d'entre eux. Pourtant, ses clichés, esthétiques autant qu'intimistes, révèlent toute la sensibilité du photographe aux mondes de son époque.

C'est par le visage que Roubier entra en photographie en 1931, comme portraitiste de famille dans un premier temps. Il se professionalisa grâce à son ami Georges Duhamel (1884-1966), prix Goncourt 1918 puis académicien en 1935. L'écrivain, célèbre à son époque, lui ouvrit la porte des personnalités du monde artistique de l'entre-deux-guerres dont Roubier put faire le portrait, celui de Duhamel en flûtiste l'adoubant comme illustrateur de presse. Loin de l'image officielle, Jean Roubier s'attacha alors à montrer les grands noms dans la simplicité de leur quotidien ou le secret de leur création. Avec l'entrée en guerre contre l'Allemagne en 1939, ce patriote convaincu, plusieurs fois médaillé lors de la Grande Guerre, blessé puis prisonnier en juin 40, délaissa l'illustration de périodiques pour ne pas avoir à frayer avec la presse collaborationniste. Il attendit août 1944 pour parcourir les rues parisiennes, donnant à voir une Libération pleine de joie de vivre avec, en pendant tragique, l'annihilation du patrimoine normand.

Une autre thématique s'ouvrit alors à Jean Roubier pour gagner sa vie : l'illustration éditoriale d'ouvrages touristiques et artistiques. Paysages, monuments, sites à voir, œuvres d'art tombèrent dans sa besace de photographe. Profitant de ses déplacements en province, le photographe nourrit son intérêt pour l'autre en immortalisant la vie d'un monde rural, mais aussi citadin, en



Défilé de la victoire sur les Champs-Élysées, 1944



Paysage parisien, quais de Seine, 1933

©Donation Jean Roubier, ministère de la Culture, MPP, diff. Grand Palais Rmn Photo

Exposition Jean Roubier à la Maison des associations

Ils font le « Printemps », les conférences

Edition 2026



Autoportrait Jean Roubier

voie de disparition sous les coups de la modernité d'après-guerre.

Son objectif prend sur le motif la vie foisonnante des rues de la capitale, celle laborieuse des campagnes, la dureté écrasante de l'univers industriel. Il cherche le geste immuable transmis de génération en génération, le visage ou la main concentrés sur le labeur, le sourire franc ou rêveur volé au détour d'une pause. Qui sont ces gens ? Que font-ils en dehors de leur métier ? Nous n'en savons rien. L'être humain est perçu sous l'angle de l'activité qui le fait vivre et pour laquelle il semble exister.

Si chacun est représenté dans l'effort, le clin d'œil du photographe n'est jamais absent des clichés lorsqu'un personnage semble le marquer ; clin d'œil émouvant, attendri ou humoristique, mais rarement neutre. Il y a de la tendresse, chez Roubier, pour ses sujets ; de la poésie aussi.

De ce travail mené sur des décennies nous restent des milliers de négatifs en noir et blanc et quelques diapositives couleurs illustrant tous les univers auxquels le photographe s'est intéressé et qui font aujourd'hui la richesse indéniable de ce fonds conservé par la Médiathèque du patrimoine et de la photographie depuis 2021.

*« L'être humain est perçu sous l'angle de l'activité
qui le fait vivre et pour laquelle il semble exister. »*



Francis Carco, quai aux Fleurs (Paris), 1933.

©Donation Jean Roubier, ministère de la Culture, MPP, diff. Grand Palais Rmn Photo

Fatima de Castro est chargée d'études documentaires à la Médiathèque du patrimoine et de la photographie (MPP) depuis 2003. En 2019, elle a rejoint le département de la photographie où elle a la charge d'inventorier et de mettre en ligne sur la base Mémoire les fonds photographiques conservés par l'établissement. François Carlet-Soulages est technicien d'art photographique.

Printemps Photographique Pomerol

Depuis la naissance du Printemps Photographique de Pomerol en 2010, de nombreux talents ont honoré Pomerol de leur présence, souvent amicale.

Ainsi peut-on citer parmi eux :

François et Nancy Le Diascorn, Florence Ertaud, Giulia Frache, Bruno Martin, Matthieu Rivallin, Gilles Désiré dit Gosset, Patricia Morvan, Olivier Brillanceau, (directeur général de la SAIF), Christine Spengler, Georges Bartoli (Divergence Images), Ludovic Vauthier, Marc Dekeister, Jane Evelyn Atwood (Agence VU'), Xavier Lambours, Hugues de Wurstemberger, Claude Almodovar (Divergence), Robert Terzian (Divergence), Christian Bellavia (Divergence), Françoise Denoyelle (universitaire, historienne de la photographie), Pierre Ciot (vice-président de la SAIF), Ronan Guinée (chargé de collections à la Médiathèque du patrimoine et de la photographie), Didier Daeninckx, Pierre Assouline, Magali Jauffret (journaliste, critique, auteur), Alexandra Lebon, Brigitte Patient (journaliste à France Inter), Jean Gaumy (Agence Magnum), Jacques Graf (Divergence), Marie Dorigny, Denis Dailieux (Agence VU'), Claudine Doury (Agence VU'), Antoine Dumont (Divergence), Patrick Durand (Sygma), Frédéric Desmesure (Signatures), Eric Boissenot, Fernand Michaud, Philippe Roy, Pascal Peyrot, (collectionneur), Emmanuel François, Mélanie-Jane Frey, Odette Michaud, Richard Dumas (Agence VU'), Vincent Leloup (Divergence), Georges Merillon (Divergence), Jean-Claude Coutausse (Divergence), Eric Franceschi (Divergence), Ulrich Lebeuf (Myop), Alain Noguès (Agence Sygma), Julien Hekimian (Getty), Jean-Claude Lemagny (Conservateur général honoraire à la BNF), Steeve Luncker (Agence VU'), Anne Rearick (Agence VU'), Anne Birolleau (Conservateur général à la BNF), Sabine Weiss, Jacques Langevin (Sygma), Marc Garanger, Armelle Canitrot (« La Croix »), Benoît Gysembergh (« Paris-Match »), Sonia Sieff, Gilles Coulon (Agence Tendance Floue), Guillaume Cuvillier (journaliste), Christel Jeanne (Divergence), Frédéric Lallemand, Johan Berglund, David Helmann (Corbis-Sygma, Zuma), Philippe Loparelli (Agence Tendance Floue), Françoise Huguier (Agence VU'), Jean-Luc Chapin (Agence VU'), Nathalie Loparelli (Atelier Fenêtre sur cours), Brigitte Ollier (« Libération », «vArts Press », « Connaissance des Arts »), Gilles Mora (enseignant, éditeur, ex-directeur des Rencontres Photo d'Arles), Guillaume Binet (Agence Myop), Patrick Zachmann (Agence Magnum photos), Bernard Plossu, Reza, Françoise Nuñez, Gilles Mora (historien de la photographie), Céline Diais.

Les photos de ce dossier de presse pourront être utilisées par la presse uniquement dans le cadre de la quinzième édition du Printemps Photographique de Pomerol.

Il est obligatoire de mentionner la légende de l'image

ainsi que le nom de l'auteur accompagné du nom de son agence.

ex: Photo : Patrick Zachmann / Agence Magnum. 1982. Shooting of the film «Liao Zhong Kai» by Tang Xiao Dan.

Ils ont fait le «Printemps»



Patrick Zachmann, 2018



Jean-Claude et Anne Lemagny, 2011



Sabine Weiss, 2011



Marc Garanger, 2011



Françoise Huguier, Agence Vu', 2013



Anne Rearick, 2018



Richard Dumas, Agence Vu', 2015



Gilles Désiré dit Gosset, directeur de la MPP



Denis Dailleux, 2016



Bernard Descamps et Georges Mérillon, 2017



Françoise Denoyelle, 2020



Intronisation des invités, Château Clos-du Clocher, 2021



Exposition André Kertész, 2021



Sandrine Sartori et Gilles Désiré dit Gosset, 2021



Conférence de Richard Kalvar, agence Magnum, 2021



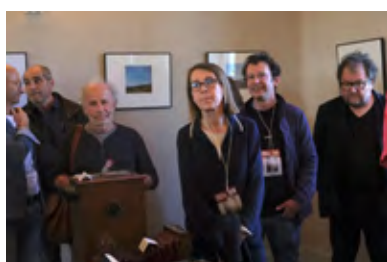
Exposition André Kertész, 2021



Exposition Christophe Goussard, 2022



Pascal Peyrot présentant sa collection, 2023



Florence Ertaud, MPP, et Matthieu Rivallin, MPP, 2022



Jean-Philippe Toussaint, mai 2022

Ils ont fait le «Printemps»



Exposition Bernard Brisé, 2022



Nathalie Meindre, ADAGP, 2022



Christine Spengler, 2023.



Intronisation des photographes
au château Certan de May, 2023.



Conférence Alain Keler, 2022



Matthieu Rivallin, conférence René Jacques, 2022



Intronisations, Hospitaliers de Pomerol au
Château Clos du Clocher, 2022



Conférence Jean-Philippe Toussaint, 2022



Conférence Guillaume Herbaut, 2022



Exposition André Kertész, 2021



Association Images et Lumière



Mairie de Pomerol
05 57 51 12 94
www.mairiedepomerol.fr

Syndicat Viticole de Pomerol
05 57 25 06 88
www.vins-pomerol.fr

Contacts :

Isabelle Barreau, Présidente de l'association Images et Lumière :

06 83 62 99 45

Marie Reilhac-Durantou, Vice-présidente de l'association Images et Lumière :

07 78 05 48 68

Dominique Vayron :

06 62 48 42 03

www.printempsphotographiquedepomerol.com
www.mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr
www.saif.fr

Vignobles Boidron - Château Beauregard - Château Bonalgue - Château Bourgneuf - Château Certan de May -
Clos du Clocher - Château Gazin - François Janoueix - Château L'Eglise-Clinet - Château La Pointe -
Château Le Moulin - Clos René - Château du Tailhas

